

RÉFUGIÉS

VOLUME 3 • NUMÉRO 124 • 2001

ENFIN DE RETOUR
Erythrée

LES BALKANS Et maintenant ?

La coupe est-elle à moitié vide ou à moitié pleine ?

C'EST L'UN DE CES TROUBLANTS paradoxes, si inhérent aux Balkans. Tandis que les dirigeants serbes et albanais se préparaient à signer un accord de paix dans l'ex-République



yougoslave de Macédoine, les affrontements, qui avaient éclaté six mois plus tôt, continuaient d'opposer les deux camps, près de Skopje, la capitale.

Il régnait une telle tension autour de la concrétisation de cet accord, symbole d'un immense espoir, que l'heure et le lieu de la signature furent tenus secrets jusqu'à la dernière minute.

L'ex-République yougoslave de Macédoine est actuellement le point chaud de la région balkanique, mais même dans les pays où les armes se sont tues, la situation des réfugiés et autres personnes déplacées demeure pleine de contradictions.

Jusqu'à 1,8 million de personnes sont retournées dans leurs foyers, dans leurs pays, au cours des dernières années. L'expulsion, puis le retour, en 1999, de pratiquement tous les Albanais du Kosovo a été l'un des revirements les plus spectaculaires de l'histoire des réfugiés.

Et, signe encourageant, en Bosnie-Herzégovine, le retour de personnes dans des régions où elles seront minoritaires s'est accéléré ces deux dernières années. Même la Serbie, longtemps considérée comme l'instigatrice du nettoyage ethnique, a, pour la première fois, accueilli des membres de sa minorité albanaise qui avaient fui les troubles et qui sont revenus.

En Croatie et en Yougoslavie, des gouvernements démocratiques ont remplacé les régimes autoritaires, et l'extradition de Slobodan Milosevic vers La Haye laisse espérer que d'autres criminels de guerre seront appréhendés à leur tour.

Mais d'autres réalités, toutes proches, sont moins encourageantes. En effet, environ 1,3 million de personnes attendent de rentrer chez elles et l'aide au retour sera peut-être plus difficile cette fois-ci. Quelque 230 000 Serbes, Roms et autres minorités qui ont fui le Kosovo lorsque les Albanais sont revenus, vivent de plus en plus mal leur exil. La Yougoslavie accueille toujours 390 000 réfugiés, victimes des conflits précédents. L'argent de l'aide humanitaire et de l'aide au développement se fait toujours plus rare alors qu'il faut continuer à reconstruire. Quant à la corruption et à la haine ethnique, elles sont monnaie courante dans certaines régions.

Un jour, en Bosnie, le sauvage assassinat à bout portant d'une jeune fille de 16 ans risque de réduire à néant des mois, voire des années, d'efforts de réconciliation ethnique. Un autre jour, au Kosovo, un projet de reconstruction de 50 maisons pour des rapatriés serbes redonne place à l'espérance.

Dans les Balkans, la question continue d'être posée : la coupe est-elle à moitié vide ou à moitié pleine ?

**Rédacteur :**

Ray Wilkinson

Edition française :

Mounira Skandrani

Ont collaboré :

Astrid van Genderen Stort, Udo Janz, Tony Land, Andrej Mahecic, Vesna Petkovic, Aida Pobric, Maki Shinohara, Kirsten Young et le personnel du HCR présent dans les Balkans

Secrétariat de rédaction :

Virginia Zekrya

Iconographie :

Suzy Hopper, Anne Kellner

Design :

Vincent Winter Associés

Production :

Françoise Peyroux

Administration :

Anne-Marie Le Galliard

Distribution :

John O'Connor, Frédéric Tissot

Carte :

Unité de cartographie du HCR

Documents historiques :

Archives du HCR

Réfugiés est publié par le Service de l'information du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Les opinions exprimées par les auteurs ne sont pas nécessairement partagées par le HCR. La terminologie et les cartes utilisées n'impliquent en aucune façon une quelconque prise de position ou reconnaissance du HCR quant au statut juridique d'un territoire ou de ses autorités.

La rédaction se réserve le droit d'apporter des modifications à tous les articles avant publication. Les textes et les photos sans copyright © peuvent être librement reproduits, à condition d'en mentionner la source. Les demandes justifiées de photos sans copyright © peuvent être prises en considération, exclusivement pour usage professionnel.

Les versions française et anglaise sont imprimées en Italie par AMILCARE PIZZI S.p.A., Milan. Tirage : 227 500 exemplaires en français, anglais, allemand, espagnol, italien, japonais, russe, arabe et chinois.

ISSN 1014-0905

Photo de couverture : que nous réserve l'avenir ?

© S. SALGADO / B111-1994

HCR

Case postale 2500
1211 Genève 2, Suisse
www.unhcr.org

RÉFUGIÉS

N° 124 - 2001

2

ÉDITORIAL

Les Balkans : une mosaïque de contradictions.

4

EN COUVERTURE

Beaucoup sont déjà retournés chez eux mais il y a encore 1,3 million de civils déplacés dans les Balkans et une nouvelle crise menace la région.
par Ray Wilkinson

Chronologie

Le dossier des Balkans : quelques dates clés.

De bons voisins

Une famille kosovare offre à son tour l'hospitalité à des réfugiés macédoniens.

Gorazde

Après l'enfer, place à la vie.

16

CARTE DES BALKANS

Un résumé des événements.

A chacun sa vérité

Que s'est-il réellement passé ?

Sans pouvoir et sans voix

Le lot des minorités.

26

ÉRYTHRÉE

Enfin l'heure du retour pour l'une des plus anciennes communautés de réfugiés.
par Newton Kanhema et Wendy Rappeport

30

GENS D'ICI ET D'AILLEURS

31

ENTRE GUILLEMETS



4 Les Balkans sont une fois de plus à la croisée des chemins, et nul ne peut prédire ce que réserve l'avenir. L'ex-République yougoslave de Macédoine est, depuis le début de l'année, au bord de la guerre civile. Des centaines de milliers de civils sont retournés chez eux après les conflits des années 90, mais il reste encore quelque 1,3 million de déracinés.



12 Gorazde est devenue un symbole de la guerre en Bosnie, tout comme d'autres enclaves sous protection de l'ONU. Des changements étonnants ont eu lieu ces dernières années.



26 Du Soudan à l'Erythrée, l'une des communautés réfugiées les plus nombreuses et les plus anciennes au monde prend enfin le chemin du retour.

LE LONG C

Réfugiés des Balkans
sur la route de l'exil.

VERTURE |

HEMIN DU RETOUR...

Les Balkans sont une troublante mosaïque d'espoir et de désespoir où des centaines de milliers de personnes reconstruisent leur vie tandis que d'autres, tout aussi nombreuses, n'ont qu'un vide incommensurable pour tout horizon.

Suite page 6 ►



► LE LONG CHEMIN DU RETOUR...

par Ray Wilkinson

C'EST TRÈS DIFFICILE, quand on se regarde dans la glace, d'y voir le diable", résumait récemment une humanitaire à Belgrade. "Ce que nous vivons nous force à réfléchir, à nous poser des torrents de questions", ajoutait-elle, en tentant d'analyser les changements rapides et souvent pleins de contradictions dont la Yougoslavie est le théâtre.

tés à la première d'une série de macabres découvertes de charniers dans les eaux du Danube, les "dernières" victimes de la crise du Kosovo de 1999. Un millier de cadavres ont été repêchés dans le fleuve et les lacs voisins, loin des fronts de bataille, provoquant l'indignation, la colère ou l'incrédulité parmi les Yougoslaves.

"Ce que l'on voit dépend de celui qui regarde dans le miroir et de la manière dont il interprète l'image qui le dévisage en retour", conclue la jeune femme.

Cela ne s'applique pas seulement à la Yougoslavie. Toute la région des Balkans est une troublante mosaïque d'espoir et de désespoir, de progrès encourageants et de

trier et réintégrer des millions de personnes déracinées par plus de dix ans de guerre civile.

Des drames comme le récent assassinat d'une jeune Musulmane de 16 ans dans une enclave serbe de Bosnie peuvent réduire à néant des années d'efforts de réconciliation ethnique. A l'inverse, dans un minuscule village qui surplombe la ville bosniaque de Gorazde, de sinistre mémoire, la détermination d'anciens ennemis serbes et musulmans à vivre de nouveau ensemble et à tout partager, "même une plaque de chocolat", ravive l'espoir de voir aboutir ce genre d'initiative.

LES BONNES NOUVELLES

Au moins 1,8 million de civils ont regagné leurs foyers dans les Balkans depuis l'apaisement des conflits. Ces retours allaient du soudain rapatriement de centaines de milliers d'Albanais au Kosovo en l'espace de quelques semaines sous la vigilance des chars de l'OTAN, à de nombreuses décisions individuelles de gens déterminés à reprendre le cours de leur vie, fût-ce auprès de voisins qu'ils pouvaient soupçonner d'atrocités commises pendant la guerre.

En Yougoslavie et en Croatie, les régimes autoritaires ont été remplacés par des gouvernements démocratiques qui se sont engagés à trouver des solutions pour les populations déracinées.

Entre 110 000 et 120 000 civils sont déjà retournés chez eux en Croatie, et Zagreb affirme que d'autres réfugiés des années 90 retrouveraient leurs foyers d'ici la fin 2002.

Belgrade a assoupli sa législation et ses 390 000 réfugiés ont pu choisir entre retourner chez eux ou rester et obtenir la nationalité. Au vu de ces développements encourageants, le Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés, Ruud Lubbers, a déclaré que pour la première fois depuis 10 ans on pouvait espérer une



Environ 1,8 million de personnes sont revenues depuis que les guerres des années 90 ont pris fin, dont ces rapatriés de la minorité musulmane, en train de reconstruire leurs maisons en Republika Srpska, en Bosnie.

L'extradition vers La Haye de Slobodan Milosevic, accusé de crimes de guerre, la mise en place d'un gouvernement démocratique, la réouverture au monde extérieur après des années d'isolement, l'espoir d'un avenir meilleur pour des centaines de

crises récurrentes, où des milliers d'initiatives individuelles dictent l'avenir d'impressionnantes stratégies.

Les grandes puissances mondiales et leur machine militaire, l'OTAN, ont peut-être rétabli la paix en Bosnie-Herzégovine

UNE TROUBLANTE MOSAÏQUE D'ESPOIR ET DE DÉSESPOIR,
OÙ DES MILLIERS D'INITIATIVES INDIVIDUELLES DICTENT L'AVENIR
D'IMPRESSIONNANTES STRATÉGIES.

milliers de réfugiés et de personnes déplacées : tout cela aurait été impensable il y a quelques mois.

Mais par ailleurs, au même moment, les habitants de la capitale étaient confron-

et au Kosovo, mais cette accalmie précaire ressemble davantage à une impasse. Le succès — ou l'échec — de l'opération pourrait résider dans de multiples actes personnels lors des efforts déployés en vue de rapa-

solution durable au problème des réfugiés dans les Balkans.

La communauté internationale a salué l'initiative de Belgrade en débloquant 1,3 milliard de dollars afin de secourir une ►

Une brève chronique des Balkans

1878

Après des années de conflit, les grandes puissances mondiales réunies au Congrès de Berlin redessinent la carte des Balkans. Trois nouveaux pays voient le jour — la Serbie, le Monténégro et la Roumanie. Les populations concernées ne sont pas consultées.

1912-1913

Deux guerres ont pour but de mettre un terme à plusieurs siècles de domination ottomane. Tous les acteurs régionaux — Roumains, Serbes, Bulgares, Grecs et Albanais — sont impliqués.

28 juin 1914

L'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône austro-hongrois, tombe sous les balles d'un activiste serbe dans la capitale bosniaque de Sarajevo. Cet assassinat déclenche la Première Guerre mondiale.

1^{er} décembre 1918

La Yougoslavie, "Royaume des Serbes, Croates et Slovènes" est créée avec des territoires issus du démantèlement des empires ottoman et austro-hongrois.

24 octobre 1944

Les partisans de Josip Broz Tito libèrent Belgrade et instaurent un régime communiste en Yougoslavie.

25 juin 1991

La Croatie et la Slovénie proclament leur indépendance et se retirent de la République socialiste fédérative de Yougoslavie. L'armée serbe pénètre en Croatie et s'empare de 30 pour cent du territoire du nouvel Etat.

8 octobre 1991

La Yougoslavie sollicite l'assistance du HCR. Le Secrétaire général de l'ONU désigne par la suite le Haut Commissariat comme organisme chef de file de l'aide humanitaire pour la région.

3 mars 1992

La Bosnie-Herzégovine fait sécession à son tour. Les forces serbes s'emparent de 70 pour cent du territoire bosniaque et encerclent Sarajevo.

3 juillet 1992

Le HCR met en place un pont aérien pour ravitailler Sarajevo toujours assiégée. L'opération durera trois ans et demi — un

record dans l'histoire de l'aide humanitaire. Au plus fort des hostilités, les organisations humanitaires viendront en aide à 3,5 millions de personnes dans toute l'ex-Yougoslavie. La guerre chasse 700 000 Bosniaques de la région.

11 juillet 1995

L'enclave musulmane de Srebrenica, l'une des "zones de sécurité" désignées par l'ONU, tombe aux mains des Serbes. Quelque 7000 hommes et adolescents sont massacrés au cours de ce carnage, le pire en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale. D'autres zones de sécurité comme Gorazde échappent à la destruction.

12 août 1995

L'armée croate lance l'opération Tempête et reprend la région de la Krajina aux Serbes rebelles, chassant devant eux quelque 170 000 civils serbes, dont beaucoup ne sont toujours pas revenus dans la région.

21 novembre 1995

L'Accord de Dayton met fin à la guerre en Bosnie et ouvre la voie au retour des réfugiés et déplacés. Mais des centaines de milliers de personnes restent en exil. La Force multinationale de mise en œuvre de la paix se déploie dans la région sous commandement de l'OTAN.

Mars 1998

Au Kosovo, dans le sud de la Serbie, des troubles éclatent entre la majorité d'origine albanaise et la minorité serbe. En quelques mois, 350 000 personnes quittent la province ou partent à l'étranger.

24 mars 1999

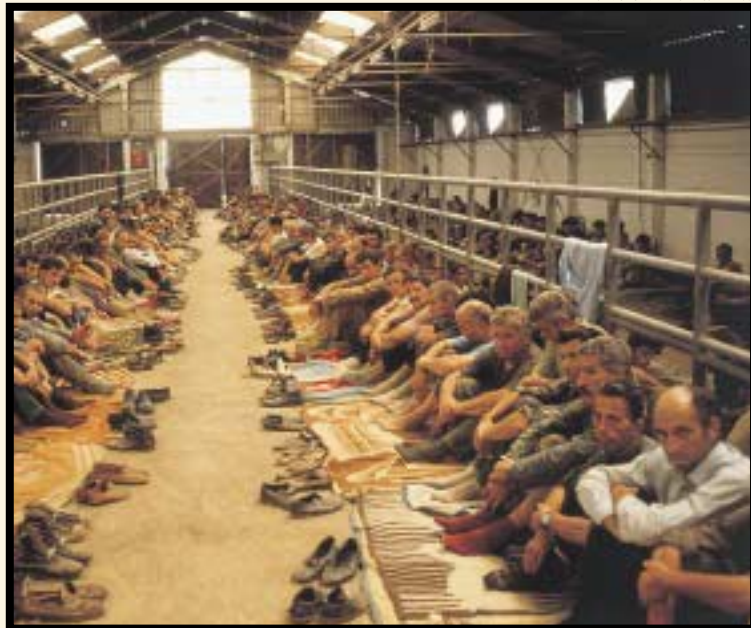
Après l'échec des pourparlers de paix de Rambouillet, en France, et des ultimatums répétés, l'OTAN déclenche une campagne de frappes aériennes qui durera 78 jours. En l'espace de trois jours, les Albanais du Kosovo fuient la province par villages entiers ou sont expulsés par les forces serbes. Près de 444 600 civils se réfugient en Albanie, 244 500 en Macédoine et 69 900 au Monténégro. Afin de réduire les tensions créées par cet afflux massif dans la région, la communauté internationale met en place un pont aérien pour envoyer plus de 90 000 réfugiés dans 29 pays d'asile temporaire.

12 juin 1999

L'OTAN et les forces russes se déploient au Kosovo après la signature, par la Yougoslavie, du plan de paix exigeant le retrait de toutes les troupes serbes de la province. Le HCR et les autres organisations

sont levées et les relations diplomatiques avec la Yougoslavie rétablies. Le nouveau gouvernement de Belgrade a promis d'inscrire parmi ses priorités les questions du sort des réfugiés et du retour, au Kosovo, des civils déplacés.

© B. GYSEMBERGH/CS&IH/1992



Camp de prisonniers de guerre près de Banja Luka, installé dans les années 90 par les Serbes en Bosnie-Herzégovine.

reprennent leurs opérations dès le lendemain, et quelque 600 000 réfugiés rentrent chez eux en l'espace de trois semaines. Ce retour, d'une rapidité et d'une ampleur extraordinaires, provoque simultanément la fuite de 230 000 Serbes et Roms qui se réfugient en Serbie et au Monténégro par crainte des représailles. L'ONU nomme un administrateur civil et le programme de relèvement de la province se met en place.

11 décembre 1999

Un vent de réforme politique souffle sur la région. Zagreb annonce la mort du dictateur Franjo Tudjman. La démocratie peut reprendre ses droits en Croatie.

6 octobre 2000

Slobodan Milosevic reconnaît sa défaite à l'élection présidentielle après des journées de manifestations qui culminent avec l'assaut du Parlement. Il est assigné à résidence puis remis le 28 juin 2001 au Tribunal pénal international de La Haye afin d'être jugé pour crimes de guerre. Les sanctions économiques

Février 2001

De violents incidents éclatent dans l'ex-République yougoslave de Macédoine. Pendant que les médias internationaux et le gouvernement multiplient les initiatives pour ramener le calme, plus de 150 000 civils sont acculés à la fuite. Beaucoup se réfugient au Kosovo.

Juillet 2001

Malgré les aides massives de ces dernières années, la reprise des relations diplomatiques régionales et internationales et l'arrivée au pouvoir de gouvernements démocratiques, les Balkans ne sont pas sortis de la tourmente. De nombreux criminels de guerre courent toujours, plus d'un million de civils ne sont toujours pas revenus chez eux et le risque d'un nouvel embrasement de la région ne peut être entièrement écarté.

13 août 2001

Sous l'œil attentif des puissances occidentales et de l'OTAN, les dirigeants serbes et albanais de l'ex-République yougoslave de Macédoine signent un accord de paix. ■

► économie ravagée par des années de guerre et d'isolement.

L'extradition vers La Haye de l'ancien dirigeant de la Yougoslavie, Slobodan Milosevic, a ouvert la voie à l'arrestation de milliers d'autres criminels de guerre, sans laquelle "aucune avance (vers la réconciliation) n'est possible", selon Wolfgang Petritsch, Haut Représentant de la communauté internationale en Bosnie.

de personnes, en a déraciné plus de deux millions et détruit ou endommagé près d'un demi-million d'habitations. Cinq milliards de dollars d'aide ont afflué dans le pays.

Sarajevo, la capitale, a retrouvé un peu du panache et de la joie de vivre qui lui avaient valu de décrocher les Jeux olympiques d'hiver en 1984, à l'époque des beaux jours. Symbole de la résistance, l'aé-

ou la fourniture d'eau et d'électricité, les progrès accomplis en moins de six ans, même s'il ne s'agit que d'un début, sont néanmoins très encourageants.

LES MAUVAISES NOUVELLES

Les pessimistes, quant à eux, ont un point de vue différent.

Tandis que les conflits des années 90 s'apaisaient malgré les hoquets des négo-

TOUTE LA RÉGION SEMBLE CONDAMNÉE À UN ÉTRANGE BALLET DANS LEQUEL IL FAUT SANS CESSER SE DÉPLACER POUR TROUVER UN LOGEMENT.

Dans le centre des Balkans, pratiquement tous les 880 000 Kosovars qui avaient dû fuir ou avaient été chassés de la province au printemps 1999 étaient revenus en quelques mois dans l'un des revirements les plus spectaculaires de l'histoire des réfugiés. Aujourd'hui, les routes du Kosovo sont encombrées de véhicules, les toits de Pristina, la capitale, sont hérissés d'une véritable forêt d'antennes satellite, des chantiers s'élèvent un peu partout et la présence

roport, où les secours étaient acheminés par le plus long pont aérien humanitaire de l'histoire grâce auquel la ville assiégée a survécu à plus de 3 ans de guerre, a été entièrement reconstruit. Et les effectifs de l'OTAN dans le pays ont été nettement réduits à environ 20 000 soldats.

Plus de 730 000 Bosniaques sont rentrés chez eux. Et le retour de personnes dans des régions où elles seront minoritaires, sans doute le problème le plus épi-

ciations, un autre Etat, l'ex-République yougoslave de Macédoine, a frôlé la guerre civile tout au long des six premiers mois de 2001 : un nouveau conflit ethnique opposait les forces gouvernementales et des factions rebelles qui s'affrontaient autour de la capitale, Skopje.

Les combats ont été mineurs par rapport aux conflits précédents, mais les relations entre la minorité albanaise et les Slaves se sont détériorées, le gouvernement a été secoué de crises successives et quelque 150 000 civils ont été déracinés. La majorité d'entre eux se sont réfugiés au Kosovo où certaines familles, qui deux ans auparavant avaient trouvé refuge dans l'ex-République yougoslave de Macédoine, ont pu à leur tour leur offrir l'hospitalité (lire page 11).

Les agences humanitaires ont échafaudé des plans d'intervention d'urgence en prévision d'un scénario catastrophe où des centaines de milliers de personnes seraient déplacées par l'intensification des combats, ce qui mettrait en péril non seulement ce pays, mais également la sécurité et la stabilité des Etats voisins.

Avant même cette dernière crise, il y avait encore dans la région environ 1,3 million de personnes attendant de rentrer chez elles, et l'aide au retour risque d'être plus difficile cette fois-ci.

Certains problèmes ont inspiré des solutions locales — ainsi la décision de Belgrade de faciliter l'obtention de la nationalité pour les réfugiés. D'autres dépassent largement les frontières nationales, notamment la crise du logement, un des pires legs des guerres des Balkans.

En effet, lors de ces conflits, avec la fuite massive des habitants, des villes et des villages entiers ont été délibérément détruits, engendrant les futures pénuries de logements. Les quelques maisons épargnées ont été distribuées à la nouvelle ma-

UNHCR/H. CAUX/DP&MD/2001



Les Balkans sont en proie à de nouveaux troubles : des affrontements ont éclaté en 2001 dans l'ex-République yougoslave de Macédoine et plus de 150 000 civils ont été contraints de fuir.

de l'une des plus importantes bases américaines à l'étranger confirme que le monde est bien décidé à assurer la sécurité dans la région.

En Bosnie-Herzégovine, l'Accord de Dayton de 1995 a fait taire les armes d'une guerre qui a tué des dizaines de milliers

neux de la Bosnie, s'est accéléré ces deux dernières années.

Les optimistes estiment qu'étant donné la haine profonde qui divisait les Serbes, les Musulmans et les Croates depuis la guerre ainsi que le délabrement des infrastructures de base, comme les logements

© S. SALGADO/YUG-1995



jeunesse, histoire d'accentuer le nettoyage ethnique.

Depuis l'arrêt des combats, toute la région semble condamnée à un étrange ballet dans lequel il faut sans cesse se déplacer pour trouver un logement. Des travaux ont été effectués et sur près de 500 000 habitations, 125 000 ont été réparées ou reconstruites. Les lois relatives à la propriété ont été révisées, réécrites ou durcies, ce qui a permis à davantage de personnes de récupérer leur logement. Par ailleurs, le tracé de quelques lignes de démarcation a été modifié (dans certains quartiers de Sarajevo, la ligne qui séparait les sections serbe et croato-musulmane traversait un ensemble d'habitations, passant même au milieu des appartements).

Mais des élus locaux bien décidés à préserver le statu quo, ou des individus déterminés à rester ou n'ayant nulle part où aller, sont passés maîtres dans l'art de retarder ou d'empêcher le retour des minorités. A cela vient s'ajouter le problème des familles occupant deux propriétés voire plus, et, autre extrême, celui d'un nombre incalculable de logements vides ou secrètement gardés vacants. Chaque retour individuel peut donner lieu à une épuisante



Pratiquement toute la population serbe a fui la Croatie en 1995. Certains, comme Slobodan Pupovac et son épouse, ont décidé de rester en Yougoslavie.

partie d'échecs dans les arcanes de l'administration, avec plusieurs groupes ethniques se disputant la partie dans différents pays.

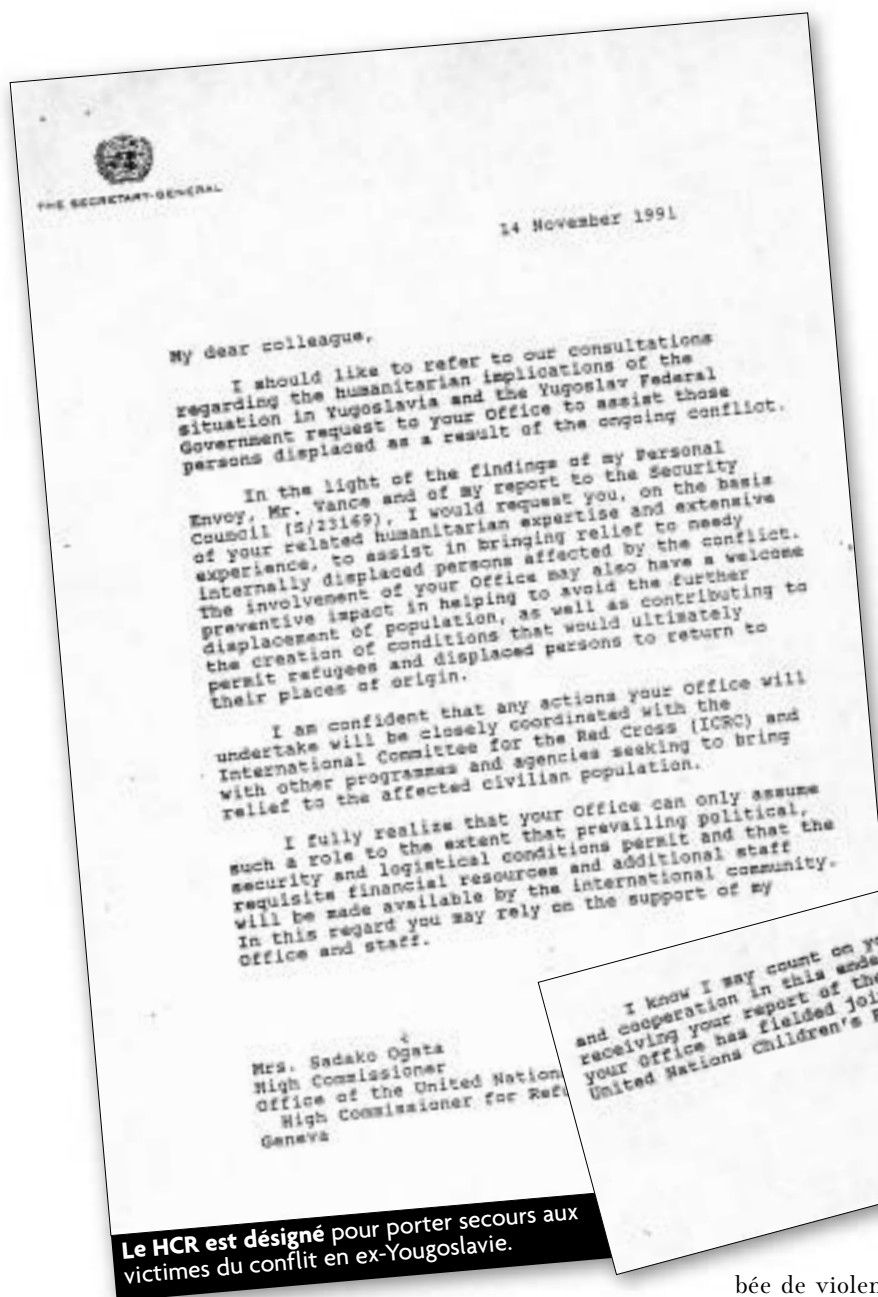
UNE TÂCHE COLOSSALE

On ne peut qu'admirer la décision de Belgrade d'encourager l'intégration des réfugiés de longue date ainsi que le rapatriement quand il est possible. Mais à l'heure où l'argent de l'aide humanitaire et de l'aide au développement se fait plus rare, créer des emplois alors que le taux de chômage peut atteindre 70%, assurer l'éducation, le logement ainsi que la prise en charge de nombreux exilés âgés, représente une tâche colossale.

Ironie de l'histoire, avec la diminution de l'aide et la flambée des prix, les conditions de vie de la plupart des réfugiés, comme celles de l'ensemble de la population, ont empiré en cette nouvelle ère de libéralisation.

La Croatie a fait des promesses. Mais elle souffre encore d'un manque de crédibilité pour les réfugiés serbes. A la suite d'une récente visite à Belgrade et à Zagreb, le Haut Commissaire Ruud Lubbers, a déclaré que nombre de réfugiés avaient le sentiment que la Croatie ne manifestait "pas de volonté politique" de faciliter leur retour, ajoutant que "les drames du passé pesaient encore lourdement".

Et tandis que la population albanaise du ►



Le HCR est désigné pour porter secours aux victimes du conflit en ex-Yougoslavie.

► Kosovo se remet de son exode de 1999, les 230 000 Serbes, Roms et autres ethnies minoritaires qui ont fui lors du retour des Albanais vivent de plus en plus mal leur exil dans des centres d'hébergement collectif, des camps et des habitations situés à la périphérie de la province.

Quelques-uns se sont hasardés à rentrer, mais des retours massifs semblent peu probables dans l'immédiat. "Les Albanais sont rentrés chez eux en deux mois", proteste un Serbe en colère. "Nous sommes là depuis deux ans. Pourquoi y a-t-il certaines règles pour les Albanais et d'autres pour les Serbes?"

Au Kosovo, la situation s'est améliorée en comparaison avec la flam-

bée de violence qui a accompagné le retour des Albanais, lorsque les habitants minoritaires ont été menacés, battus, chassés et même tués. D'après un haut responsable chargé des Réfugiés à Pristina, "l'époque des vengeances aveugles est révolue. Et la lumière qui brille au bout du tunnel n'est pas un mirage".

Malgré tout, la sécurité demeure un

problème. Onze Serbes du Kosovo ont été tués en début d'année lors de l'attaque d'un bus. Les églises orthodoxes sont protégées par des barbelés, des véhicules blindés et des soldats de la KFOR. Les enclaves où vivent les minorités sont également placées sous haute protection, qu'il s'agisse d'un village serbe perdu dans les collines ou d'un immeuble habité par des Albanais dans le quartier serbe de Mitrovica.

Pour trouver une solution pour les réfugiés et résoudre d'autres problèmes de la région, le Président yougoslave Vojislav Kostunica a promis: "Il n'y a pas une porte à laquelle je ne frapperai pas." Mais, lors d'un récent sommet, il lançait l'avertissement suivant: "Les vieux démons des Balkans, la violence et le nettoyage ethnique, ne sont pas morts."

En Bosnie, le nombre des retours des minorités est encourageant, ce chiffre ayant rapidement grimpé ces 18 derniers mois jusqu'à près de 100 000 personnes. Udo Janz, chef de mission adjoint pour le

HCR en Bosnie, sent cette tendance s'accélérer. "C'est un peu comme une vague qu'on ne peut endiguer. Les gens en ont assez, explique-t-il. Ils veulent simplement

rentrer chez eux. Ils n'écou-

plus les discours de propagande, ils essaient de réintégrer leurs communautés contre vents et marées."

Or les obstacles sont de taille. Les minorités ne représentent qu'environ 13% des retours dans une région qui jadis s'enorgueillissait de la mixité de sa population. Le pays reste profondément divisé entre la Republika Srpska et la Fédération croato-musulmane. Les nationalistes aspirent encore à une entité propre ou une fédération

Suite page 15 ►

LE HCR DOIT ŒUVRER SUR DEUX FRONTS :
ENCOURAGER LE RETOUR DE CEUX QUI SOUHAITENT
RENTRE ET FACILITER
L'INSTALLATION DE CEUX QUI VEULENT RESTER.

Notre amie l'hospitalité

Le témoignage de reconnaissance d'une famille du Kosovo.



Membres de la famille Zimani, du Kosovo, et Murseli, de Macédoine.

MITANT ZIMANI n'oubliera jamais le 29 mars 1999. Ce jour-là, des soldats serbes ont fait une descente sur son village de Zhegra, tuant quatorze personnes dont un voisin. Elle s'est échappée de justesse, avec son mari et ses enfants, et s'est réfugiée dans l'ex-République yougoslave de Macédoine après une marche harassante à travers les montagnes.

De l'autre côté de la frontière, les Murseli se tenaient prêts. "C'était normal de les aider", explique Rexhep, la mère de famille. "Nous sommes aussi d'origine albanaise, et ils avaient besoin de nous." Elle a donc pris la famille Zimani sous son aile. "Mes enfants se sont un peu serrés pour accueillir leurs nouveaux petits copains. On faisait la cuisine ensemble et on dormait par terre, mais tout s'est bien passé. C'était vraiment la seule solution pour eux."

Près d'un million de compatriotes de Mitant Zimani ont fui le Kosovo en 1999 ou en ont été expulsés manu militari vers l'ex-République yougoslave de Macédoine et l'Albanie. La plupart ont été accueillis dans des familles dites "hôtes" qui les ont hébergés moyennant une modeste aide fi-

nancière de la communauté internationale. Les organisations humanitaires, dont le HCR, reconnaissent volontiers que c'est grâce à une telle hospitalité que les réfugiés ont pu être hébergés si rapidement.

Les Zimani sont restés trois mois chez leurs hôtes, jusqu'au jour où, lors du spectaculaire retour des Albanais du Kosovo, ils ont pu repartir chez eux sous escorte des troupes de l'OTAN.

"A NOTRE TOUR"

La guerre offre souvent l'opportunité d'accomplir des actes de grande générosité pour venir en aide à des personnes en pleine détresse. Mais il est rare que cette générosité puisse être rendue, pratiquement de la même manière qu'elle a été prodiguée. C'est ce qui s'est passé entre les Zimani et les Murseli.

Car, quand des troubles ont éclaté dans l'ex-République yougoslave de Macédoine il y a quelques mois, ce sont les neuf membres de la famille Murseli qui ont dû, à leur tour,

abandonner leur foyer. "On a frappé à la porte, et c'était eux, avec leurs valises. Bien sûr, nous les avons immédiatement pris chez nous", raconte Mitant Zimani. Eux, c'est-à-dire Rexhep Murseli et tous ses enfants, qui venaient de parcourir en sens inverse les

routes montagneuses empruntées deux ans plus tôt par leur amie pour chercher refuge au Kosovo. Les deux familles se téléphonaient de temps à autre, mais ne s'étaient jamais revues...

La vie n'est pas facile. Vingt-cinq personnes, enfants et adultes, occupent

quatre petites pièces. De nouveau, tout le monde cuisine et mange en commun. On dort comme on peut, sur des matelas de fortune. Rexhep a inscrit ses enfants à l'école en attendant de pouvoir retourner chez elle quand le calme sera revenu.

Et c'est décidé : dorénavant, les deux familles se rendront visite régulièrement. Pour le plaisir de se revoir, et plus jamais, espèrent-elles, à cause d'une guerre. ■

Il est rare que cette générosité puisse être rendue comme elle a été prodiguée.

22 avril 1994
Destinataires : hcr/sarajevo/mcv/tous nos fidèles amis
Message de: hcr/gorazde/mcv/mary/gordana

Bonjour de la ville où seuls les morts ont de la chance.
Les deux derniers jours ont été un cauchemar.
Mais, je ne veux pas, une fois de plus, répéter combien il y a de
morts et de blessés. Vous avez les chiffres. Je veux vous parler de
la vie de tous les jours. Les habitants de Gorazde et les réfugiés
sont entassés dans des immeubles défoncés, se demandant avec angoisse
où le prochain obus va tomber. Chaque pilonnage fait évidemment un
carnage. Parfois, ce sont des familles entières qui sont décimées.
Les blessés gisent pendant des heures dans les décombres. Il faut
être suicidaire pour essayer de les transporter à l'hôpital. Un
collègue m'a dit hier qu'en descendant l'escalier qui mène à notre
cave il avait entendu des gémissements provenant des ruines des mai-
sons voisines. Les trois véhicules des observateurs militaires de
l'ONU ont été transformés en ambulances de fortune.

L'hôpital n'a pas été épargné. Les obus de mortier s'écrasent sous
ses fenêtres et les rafales d'arme automatique font trembler les
murs. Hier, une aile a été touchée. Bilan : 20 morts. Les Serbes di-
sent que l'hôpital est en fait une base militaire. Je connais les
moindres recoins de cet endroit où je passe beaucoup de temps depuis
un mois, et je peux vous affirmer que c'est archifaux. Les salles
d'opération et les appareils de stérilisation ont été détruits par un
obus hier matin et les chirurgiens ne peuvent plus travailler. La
seule chose qu'ils peuvent offrir aux blessés, c'est un peu de récon-
fort.

Les morts sont enterrés la nuit à la hâte, sous une fine couche de
sable. S'il commence à faire chaud, il va y avoir des épidémies.
Nous nous occupons maintenant d'une centaine de réfugiés, essen-
tiellement des femmes et des enfants. Ils campent dans les escaliers
devant notre cave. Jusqu'à présent, nous avons eu de la chance : un
seul blessé, un jeune garçon dont les jours ne sont pas en danger.

Quand les tirs se rapprochent, nous prenons les enfants avec nous.
Ils attendent, silencieux, puis remontent dès qu'il y a une accalmie.
Hier, certains ont écrit des lettres émouvantes que nous allons en-
voyer à Genève. Les réfugiés n'ont presque rien à manger et nous ne
pouvons pas les aider. Nos rations seraient épuisées en une heure.
Mais nous pouvons leur donner de l'eau quand le robinet coule - un
petit miracle qui ne durera peut-être pas.

Ils ont tous des histoires terribles à raconter, mais je n'ose pas
leur poser de questions ni les regarder en face tellement j'ai honte
de ne pas pouvoir faire davantage pour eux. De temps à autre, quand
je change un pansement par exemple, ils parlent. Tout à l'heure, j'ai
longuement tenu la main d'une vieille femme qui venait de perdre sa
fille enceinte de huit mois et ses trois petits-enfants, tués le 19
avril par un obus qui a défoncé leur appartement. Je viens aussi de
discuter avec un homme aux mains atrocement brûlées, seul survivant
de l'incendie qui a coûté la vie à un militaire et à trois autres
personnes le même jour.

Les présidents Clinton et Elstine vont discuter de l'avenir de la
Bosnie le mois prochain. D'ici là, il
n'y aura plus à Gorazde que des ca-
davres et des ruines.
Salutations de Mary et Gordana

L'enfer

En 1994, on avait
Aujourd'hui, place



UNHCR/K

et à trois autres personnes le même jour.
Les présidents Clinton et Elstine vont discuter
de l'avenir de la Bosnie le mois prochain. D'ici
là, il n'y aura plus à Gorazde que des cadavres

n'est plus ce qu'il était

Le village surnommé Gorazde "la ville où seuls les morts ont de la chance".
à la vie.



Aujourd'hui, on peut à nouveau se baigner dans la Drina en plein cœur de la ville de Gorazde.

EN CETTE CHAUDE JOURNÉE D'ÉTÉ, des dizaines de baigneurs paressent sur un banc de sable et de cailloux au milieu de la Drina, en contrebas de la colline boisée d'où naguère pleuvaient des déluges de feu. Au-dessus de la rivière, une fragile passerelle érigée sous le grand pont de la ville pour permettre aux habitants de se mettre à l'abri des snipers, se balance mollement, vide de passants. Les terrasses de café ont fleuri sur les trottoirs bordant l'immeuble d'où les humanitaires piégés rendaient compte, jour après jour, de la destruction de la ville.

Car Gorazde a bien failli succomber aux assauts des forces serbes pendant la guerre de Bosnie. Alors que l'ONU l'avait déclarée enclave protégée, elle a été attaquée au mépris de toutes les règles internationales et était à deux doigts de tomber quand la paix l'a finalement emporté.

Gorazde a gardé ses superbes paysages de gorges et de collines verdoyantes, mais elle panse encore ses blessures. Contrairement

à Srebrenica, autre enclave tristement célèbre, elle n'a jamais été prise, et les Musulmans, qui forment la population majoritaire, ne sont jamais partis.

ET MAINTENANT...

La ville reflète à la fois les progrès et les difficultés de la Bosnie depuis la signature de l'Accord de Dayton il y a près de six ans. Les armes se sont tues et les habitants goûtent de nouveau à des plaisirs simples – se baigner dans la Drina, siroter un café à une terrasse. Les immeubles ont été réparés tant bien que mal et deux feux de signalisation fonctionnent. Les vergers qui regorgeaient de prunes, de pommes et de poires sont cultivés pour la première fois depuis cinq ou six ans. Il n'y a pas vraiment de problème de sécurité, et les familles se réinstallent peu à peu.

Mais tout n'est pas rose pour autant. Les usines de pièces détachées, de munitions et de produits chimiques qui faisaient la fierté de Gorazde avant la guerre n'existent plus. Le taux de chô-



UNHCR/R. CHALASANI/CAW/2001

Après la guerre, des familles albanaises et serbes réapprennent à vivre ensemble.

Aujourd'hui de la ville où seuls les morts ont de la chance. Les deux derniers jours ont été un cauchemar. Mais, je ne veux pas, une fois de plus, répéter combien il y a de morts et de blessés. Vous avez le

mage atteint 80% et les organisations internationales sont pratiquement les seuls employeurs de la ville. Les faubourgs ne sont plus que des terrains vagues parsemés de maisons éventrées et désertes.

Avant la guerre, Gorazde était une ville multiethnique, mais aujourd'hui elle est majoritairement musulmane. Les dirigeants serbes locaux ont tout essayé pour maintenir le statu quo des communautés divisées et bloquer le retour des Serbes dans les zones du centre ville où habitent les musulmans.

LE TOUT POUR LE TOUT

Mais les temps changent et l'impatience grandit. On commence à réaliser, dans tous les camps, que les lois sur la propriété vont changer et qu'il ne faut pas trop tarder pour récupérer, vendre ou échanger les biens que l'on possédait avant le conflit.

"Plus ils attendent, et plus ils y perdent", résume un fonctionnaire interrogé sur le nombre croissant de retours, "alors, ils tentent le tout pour le tout". Bukve Miljanovici est un village perché au sommet d'une colline qui domine le cirque naturel où se niche Gorazde. La ligne de front passait à quelques mètres, et de cette position le pilonnage de la ville était d'une précision redoutable.

"Bienvenue dans le premier village de tentes multiethnique de Bosnie", annonce joyeusement Muhamed Bukva à ses visiteurs. Le pays est encore un vaste chantier et beaucoup de rapatriés ont monté des tentes données par le HCR à côté de leur maison en

attendant la fin des travaux. Ici, le terme «village de tentes» est devenu synonyme de progrès.

Avant la guerre, Bukve Miljanovici était un village mixte. Il s'est complètement vidé de ses habitants pendant les hostilités, mais huit familles serbes, sept familles bosniaques musulmanes et deux familles albanaises s'y sont réinstallées.

Muhamed Bukva a perdu son père, fauché par une rafale de mitraillette à cent mètres de chez lui. "Mais les voisins n'y étaient pour rien, ajoutez-il. D'ailleurs, je suis sûr que nous allons redevenir amis et que notre village va renaître. Ici, on partage tout, même une plaque de chocolat."

Ses voisins serbes approuvent de la tête. Le minuscule îlot de paix de Bukve Miljanovici peut facilement passer inaperçu dans l'océan de souffrance qui submerge encore les Balkans, mais c'est dans ces petits gestes, dans cette volonté de surmonter l'héritage d'une guerre atroce, que réside sans doute l'unique espoir d'une réconciliation durable. ■

"Plus ils attendent, et plus ils y perdent. Alors, ils tentent le tout pour le tout."

france qui submerge encore les Balkans, mais c'est dans ces petits gestes, dans cette volonté de surmonter l'héritage d'une guerre atroce, que réside sans doute l'unique espoir d'une réconciliation durable. ■

"LES VIEUX DÉMONS DES BALKANS, LA VIOLENCE ET LE NETTOYAGE ETHNIQUE, NE SONT PAS MORTS."

avec la Croatie. Les civils qui osent revenir dans les zones sensibles sont assassinés, passés à tabac ou victimes de pressions plus subtiles comme des impôts abusifs, l'absence de perspectives d'emploi ou des possibilités d'éducation restreintes pour leurs enfants. Et malheureusement, au moment même où le retour des minorités s'amplifie, les fonds nécessaires se raréfient.

ESPOIR OUI, CRAINTE AUSSI

Une visite récente dans la région, à la rencontre de ces réfugiés, nous a permis de mieux cerner toutes ces contradictions – l'espoir du retour et la crainte d'un exil sans fin, les passions et les animosités encore vives, la capacité d'endurance des réfugiés et la générosité des gens, pourtant démunis.

La Croatie et ce qui reste de la Yougoslavie se trouvent à la croisée des chemins. Toutes deux ont instauré un régime démocratique, renoué avec la communauté internationale et promis de s'attaquer rapidement à la question des réfugiés. Leurs citoyens attendent beaucoup de ce renouveau, et pourtant, bien des choses ont empiré, du moins pour le moment.

En Serbie, les industries ravagées par la guerre et par l'embargo demeurent exsangues. Dans certaines régions, le chô-

mage atteint 70%. Bon nombre des quelque 390 000 réfugiés de Croatie et de Bosnie-Herzégovine ont vu l'aide qui leur est allouée peu à peu diminuer. Le HCR a drastiquement réduit son budget d'assistance, passant de 65 millions de dollars en 2000 à 27 millions de dollars pour 2002.

Slobodan Pupovac et sa femme Danka font partie des 60% de réfugiés ayant choisi, suite à la proposition du gouvernement, de rester plutôt que de retourner en Croatie, qu'ils avaient fuie en 1995. Ce cas de figure oblige le HCR à œuvrer sur deux fronts : encourager le retour de ceux qui souhaitent rentrer et faciliter l'installation de ceux qui veulent rester.

Slobodan, un Serbe à la forte carrure, a pu sauver un camion et un tracteur en abandonnant sa ferme en Croatie et a parcouru péniblement 700 kilomètres en 12 jours avec sa famille, à travers la Serbie, avant de s'installer près de Belgrade. Il a acheté un lopin de terre et s'est mis à construire une maison, la vente de son camion en pièces détachées lui permettant de financer l'avenir.

En 1997, Slobodan a été renversé par un autre camion. La colonne vertébrale brisée, il vit depuis en fauteuil roulant. Avec trois jeunes enfants, un beau-père malade et un mari invalide, Danka n'a pas le temps

de travailler. Ils élèvent quelques animaux, mais dépendent de la solidarité des voisins et des agences d'aide pour survivre.

La famille a choisi de rester en Serbie et Slobodan vient d'obtenir sa naturalisation. Envisage-t-il de retourner un jour en Croatie ? "Non", a-t-il répondu sans hésiter. "Là-bas tout est détruit. Nos maisons ont été incendiées, rasées." Mais plus tard,



Trouver un logement est un problème majeur pour les personnes déracinées. La ligne de séparation entre les côtés serbes et musulmans-croates de Sarajevo traversait littéralement ce groupe d'habitations avant d'être redéfinie récemment.



Il y a 600 centres d'hébergement collectif pour les personnes déracinées en Yougoslavie.

dans la conversation, il reconnaît que "peut-être si tout le monde rentrerait, on y penserait". Cette ambivalence s'est manifestée à plusieurs reprises lors de nos rencontres : "Non", mais quand même "peut-être" si la situation s'améliorait en Croatie.

Ambivalence aussi chez les réfugiés serbes, lorsqu'on évoque la chute de Slobodan Milosevic et les atrocités de la guerre du Kosovo qui continuent de faire surface. "On s'attendait tous à ce qu'il se passe quelque chose après le départ de Milosevic, commente Pupovac. Et bien c'est arrivé. Les prix de l'électricité ont flambé et les allocations familiales ont fondu." Un

Suite page 18 ►



DEUX HEUREUX DENOUEMENTS

► A la suite d'un changement politique majeur de la part de Belgrade, les citoyens d'origine albanaise ont pu retourner dans leur pays. Ici, l'un d'entre eux, Hussein Abdijeviq.

Trajko et Divna Arsiare font pour l'instant partie des très rares Serbes à être retournés au Kosovo. ►

► autre réfugié, dans le sud de la Serbie, proteste : "Est-ce que Milosevic a été le seul à commettre des crimes ? Et les Albanais, les Croates, les Musulmans ? Ils sont tous coupables. Il n'aurait pas dû être extradé." Ses voisins hochent la tête.

Dusan Karapandze, sa femme et leurs trois enfants sont retournés en Croatie l'an dernier, dans le village de Majske Poljane, pour trouver leur maison occupée par un

colon croato-bosniaque. Les Karapandze se sont installés dans une petite dépendance de la propriété et ont entamé des démarches pour récupérer leur bien. "Nous attendons encore la décision des autorités."

Plus exaspérant encore, l'occupant temporaire était absent, travaillant en Allemagne, aux dires de tous, et quand Dusan a été trouvé dans sa propre maison, il a été accusé de violation de domicile !

Ces situations kafkaïennes sont légion. Un Serbe qui était retourné dans le nord de la Croatie s'est vu refuser la jouissance de sa maison parce qu'un autre occupant temporaire s'en servait pour son chien.

L'ESPOIR S'EFFRITE

Il existe 600 centres d'hébergement collectif en Yougoslavie, des usines, des hôtels, des installations sportives, des bureaux,

A chacun sa vérité... Que s'est-il réellement pa

TIHOMIR STANIMOROVIC NE DÉCOLÈRE PAS. "La communauté internationale a raccompagné les Albanais au Kosovo en l'espace de deux mois. Nous, les Serbes, cela fait deux ans que nous sommes ici. Aujourd'hui, on peut facilement aller sur la lune, mais, dans les Balkans, on ne peut pas retourner chez soi, à quelques kilomètres de là !"

Comme quelque 230 000 Serbes, Roms et autres, Tihomir a quitté le Kosovo avec sa femme et leurs deux enfants à la fin de 1999. Il dit avoir été expulsé par les soldats de l'OTAN lors du spectaculaire retour des Albanais du Kosovo sous escorte des forces alliées. Il raconte qu'il a été enlevé par des "terroristes" qui l'ont séquestré pendant huit jours et l'ont roué de coups.

Il s'est ensuite réfugié dans le sud de la Serbie, à la périphérie de Bujanovac, dans un vieux motel transformé en centre d'hébergement. Il y vit toujours.

Quelques tracteurs et véhicules sont garés sur le parking. Chaque famille a eu droit à une chambre ou à l'un des minuscules chalets du motel. Il y a l'eau et l'électricité et, si l'on songe aux conditions de vie de nombre de déracinés dans la région et dans le monde, ce n'est pas si mal.

Pourtant, il règne un lourd climat de frustration et de ressen-

timent au motel Bujanovac. Un sentiment d'injustice aussi. Alors que les armes se sont tues, que des changements politiques majeurs sont intervenus, pour les déplacés serbes le temps semble s'être arrêté il y a deux ans.

"Il ne devrait pas y avoir une loi pour les Albanais et les Bosniaques musulmans, et une autre pour les Serbes", s'empare Tihomir, qui est devenu une sorte de porte-parole pour les quelque 130 occupants du motel. Dans la petite foule qui l'écoute discuter avec le visiteur de passage, il y a une toute jeune fille. Sur son tee-shirt, il est écrit que «les Serbes sont les champions pour chanter et faire la fête».

Mais l'ambiance ici n'est pas vraiment festive. "Tout ça, c'est la faute de l'OTAN", martèle Tihomir – reprenant le leitmotiv de tous les déplacés serbes de la région. "S'ils n'étaient pas venus, on vivrait toujours ensemble sans problème. Nous, on n'a rien fait de mal. Mais ce sont toujours les petits qui trinquent."

Alors que les armes se sont tues... pour les déplacés serbes le temps semble s'être arrêté il y a deux ans.

OÙ EST LA VÉRITÉ ?

Tihomir vivait à Novo Selo, à moins d'une heure de voiture du motel. Avant la crise, le village était mixte, tient-il à préciser, "mais après notre départ nos voisins albanais ont incendié nos maisons



UNHCR/R. CHALASANI/CS-YUG-2001

convertis pour accueillir 40 000 personnes n'ayant nulle part où aller, souvent très âgées et infirmes. Les conditions d'hébergement varient beaucoup, allant des dortoirs provisoires surpeuplés et sans confort à des logements simples mais corrects pour les familles.

Juplja Stena ("La roche creuse"), près de Belgrade, est une ancienne colonie de vacances pour enfants, nichée dans des col-

lines boisées. Certains de ses résidents bosniaques sont ici depuis dix ans.

"Trois membres de ma famille sont morts ici, dont mon mari", raconte une vieille femme, ajoutant "mais mes petits-enfants y sont nés. Quand nous avons quitté Mostar (en Bosnie) en 1992 j'avais à la main une miche de pain encore tiède, se souvient-elle. Rien de plus. En arrivant ici on pensait rentrer bientôt. Maintenant

il n'y a plus d'espoir, surtout pour nous, les vieux. Pas un jour ne passe sans que je ne pleure. Pour moi il n'y a plus de joie, plus d'avenir."

Pour les réfugiés, plus le séjour est long dans ces centres où ils reçoivent un minimum d'assistance, plus l'apathie et la dépendance s'installent. Beaucoup de réfugiés de la première heure n'ont plus la volonté de prendre des décisions. Certains, par ►

ssé au Kosovo ?

et empoisonné l'eau de nos puits, sous les yeux des soldats américains, vous vous rendez compte !"

Après cette conversation, une visite à Novo Selo s'impose. On y découvre en effet des maisons serbes saccagées. Des téléviseurs, des casseroles et des divans calcinés traînent dans les décombres. Quelques oies se dandinent paisiblement.

Les soldats de la KFOR ont installé un champ de tir à proximité. Le grondement des canons vient troubler le calme des collines et de la vallée.

Et, chaque fois qu'on croit la tenir, la vérité file entre les doigts.

L'ex-voisin de Tihomir, un vieux paysan albanais, est plutôt laconique. "Il peut revenir quand il veut, lâche-t-il en haussant les épaules. Qu'est-ce qui l'en empêche ?"

C'est le genre de réponse toute faite qu'on entend constamment. Difficile dans ces conditions de savoir ce que pensent réellement les gens et de deviner comment ils accueilleraient leurs anciens voisins.

Au fil de la conversation, le paysan devient plus loquace. "Avant de partir, les Serbes ont incendié notre mosquée. Et ce type là était avec eux. C'était même un meneur. D'ailleurs, son fils a servi dans les rangs serbes, ici et en Bosnie."

Le reste de la famille se joint à la conversation. "Vous savez, ce sont les Serbes eux-mêmes qui ont incendié leurs maisons pour pouvoir accuser les Albanais après."



UNHCR/R. CHALASANI/CS-YUG-2001

Des familles serbes du Kosovo attendent, dans un centre d'hébergement, de pouvoir retourner chez elles. Mais leur village a été détruit.

Une demi-heure plus tard, Tihomir Stanimorovic n'est plus du tout le bienvenu. "S'il revient, ce sera à la police d'intervenir", tranche le paysan. Puis, magnanime: "Mais s'il est envoyé en prison, sa femme pourra quand même rester."

La stabilité du Kosovo passe par la réconciliation entre voisins, à Novo Selo comme ailleurs. Mais la tâche sera rude: les passions sont encore vives, et chaque camp se cramponne à sa vérité. ■

► exemple, hésitent à se faire naturaliser parce qu'il leur faudrait quitter le centre et se prendre en charge.

Les résidents de la pension Belgrade et d'autres centres collectifs de la Serbie méridionale sont des déplacés du Kosovo. Exilés depuis bien moins longtemps que les réfugiés bosniaques, ils sont en colère et ne comprennent pas.

"Des centaines de représentants des autorités et de journalistes sont venus ici. Ils nous ont écoutés, nous ont photographiés, mais rien ne se passe", se lamente une pensionnaire avant de tourner les talons. Dans un centre de sports de la ville de Vranje, qui héberge environ 120 personnes, le visiteur se heurte à un mur d'hostilité. "Qu'est-il advenu des 1300 Serbes enlevés au Kosovo? demande un résident. On n'a pas retrouvé leurs corps." "Pourquoi voter?" s'interroge un autre à propos du scrutin qui aura lieu au Kosovo en novembre. "Nous ne sommes pas concernés. Ça se passe entre Albanais." Et le visiteur de se voir congédier sans ménagement.

UN HEUREUX DÉNOUEMENT

Lorsque les Albanais ont commencé à revenir au Kosovo fin 1999, les Serbes, craignant les représailles, ont quitté la province. Des milliers d'Albanais vivant en Serbie, qui n'avaient pas été directement affectés par le conflit, ont été pris dans les feux croisés des flux de réfugiés et de la montée des tensions locales quand ils ont décidé de migrer vers le Kosovo.

Aujourd'hui, ils commencent à rentrer en Serbie. C'est la première fois que le gouvernement de Belgrade, longtemps considéré comme l'instigateur du nettoyage ethnique, accueille ouvertement le retour d'une importante minorité. "Un conflit a été évité alors qu'on aurait pu sombrer dans le chaos et provoquer le déracinement de dizaines de milliers d'autres personnes", dit Bill Tall, responsable du HCR, en regardant les 99 premiers rapatriés descendre de deux autocars et se diriger vers leurs fermes, au milieu des collines. Il s'agit aussi, bien évidemment, d'un geste politique calculé. En encourageant le retour de ses minorités, Belgrade est davantage en mesure d'exiger le retour des Serbes au Kosovo.

Pourtant, malgré les encouragements des autorités et la protection de la police, l'avenir de ces rapatriés reste incertain. Leurs habitations ont été détruites. "Juste avant de partir j'ai lâché le bétail", raconte Hussein Abdičević, regardant les ruines de sa maison et la vallée où les bêtes ont dis-



paru. Portes et fenêtres ont été arrachées. Les militaires serbes et albanais ont barbouillé tout un mur de slogans. Dans la cour, la carcasse d'un vélo d'enfant.

Sur le chemin du retour, Hussein s'est vu remettre quelques objets de première nécessité, un réchaud, des couvertures et quelques rations de nourriture. Il se pré-

saient de survivre dans les enclaves à majorité serbe et celui des plus de 80 000 réfugiés venus de l'ex-République yougoslave de Macédoine (*lire page 11*).

Slivovo regroupe huit villages et évoque par sa paisible beauté une carte postale de la Suisse. En 1999, lorsque quatre frères ont été pendus à un arbre par des justiciers al-

POUR LES RÉFUGIÉS, PLUS LE SÉJOUR DANS CES CENTRES OÙ ILS REÇOIVENT UN MINIMUM D'ASSISTANCE EST LONG, PLUS L'APATHIE ET LA DÉPENDANCE S'INSTALLENT.

pare à camper : "Je dois nettoyer tout ça avant l'arrivée de ma femme. Je suis à la fois heureux et triste. Mais je suis chez moi, c'est ce qui compte le plus." On assiste à des scènes similaires dans les vallées voisines (mais les heureux dénouements restent précaires. Peu après cette visite, des hommes armés non identifiés ont abattu deux policiers et en ont blessé deux autres ; un drame de ce genre nuit aux retours et menace la stabilité de toute la région).

UN PROBLÈME DE MAJORITÉ

Au Kosovo, les Albanais, qui étaient eux-mêmes des réfugiés il y a deux ans, sont sans aucun doute du bon côté de la barrière, les Serbes et les autres minorités se trouvant du mauvais côté. L'administration civile mandatée par les Nations Unies, la MINUK, secondée par les troupes de la KFOR, guide cette province fragilisée vers un avenir incertain. "Au Kosovo nous n'avons pas un problème de minorité mais un problème de majorité", estime un haut responsable humanitaire, faisant référence à l'attitude des Albanais envers les Serbes.

Derrière ce simple commentaire se jouent des milliers de destins individuels : celui des Serbes restés dans un climat d'hostilité, celui des quelques-uns qui sont rentrés depuis, celui des Albanais qui es-

banais, presque tous les Serbes ont quitté la région. Miro Pavic, lui, a décidé de rester.

Des soldats suédois ont construit un poste de commandement au pied de la colline qui abrite la ferme des Pavic et érigé des miradors sur les collines alentour. Le HCR a mis en place une navette d'autobus pour permettre aux rares Serbes de la zone de traverser ce territoire albanais et de rejoindre le monde extérieur.

La situation est précaire, pourtant Slivovo est l'une des douze ou quelque régions du Kosovo considérées comme assez sûres pour le retour des minorités. Miro Pavic tient un registre de toutes les familles serbes qui ont fui cette contrée et c'est lui qui acclame leur retour avec le plus d'enthousiasme. "Quinze familles sont revenues", nous apprend-il. C'est encourageant mais bien modeste, et les autorités chargées des réfugiés jugent peu probable dans l'immédiat le retour des 230 000 Serbes et autres minorités.

Le gouvernement britannique a fait don de 15 serres pour encourager les retours et aider la communauté serbe à se nourrir, mais cette enclave protégée est devenue une "cage dorée", selon Pavic. "Nous sommes prisonniers au milieu de nos potagers. Depuis un an la sécurité s'est améliorée grâce à la présence des soldats suédois. Sans eux, je ne pourrai pas vivre ici."

Suite page 24 ►

SURVIVANTS MUSULMANS DE SREBRENICA

L'Europe n'avait jamais vécu pareil cauchemar depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale : après avoir envahi l'enclave musulmane de Srebrenica en 1995, les forces serbes ont froidement tué plus de 7000 hommes et garçons bosniaques. Au début de juillet 2001, des milliers de Musulmans se sont recueillis sur les lieux du massacre où un monument a été érigé à la mémoire des victimes. Quelques semaines plus tard, le général serbe Radislav Krstic, qui avait dirigé le massacre, était condamné à 46 ans de prison pour génocide. Aujourd'hui les armes se sont tues mais, héritage de la guerre, la ville est aujourd'hui majoritairement serbe.

Sans pouvoir et sans voix

La réintégration des minorités : un effort de longue haleine.

“**Q**UAND LES TROUPES DE L'OTAN se sont déployées au Kosovo, j'ai cru que le cauchemar était terminé”, raconte Ragip Kovaqi en hochant la tête avec lassitude, “mais tout avance si lentement. Je reconstruis ma maison, et c'est bien, mais je dois me contenter d'un repas par jour pour que mes enfants mangent à leur faim.”

Ragip est issu d'une minorité étroitement apparentée aux Roms, les Ashkalijas. En 1999, pendant la guerre du Kosovo, son village de Batlava a été complètement détruit et il a dû fuir avec toute sa famille pour se réfugier dans la montagne.

Depuis l'année dernière, la communauté internationale encourage des familles comme les Kovaqi à revenir pour que le Kosovo redevienne la mosaïque ethnique qu'il a naguère été. Grainna O'Hara, responsable du HCR chargée de la protection, parle prudemment de «retours en cours», une expression qui pourrait sans doute s'appliquer à toute la région.

Mais certaines familles ne sont pas revenues. Les travaux s'éternisent, et rien ne dit qu'ils seront un jour terminés. Ragip n'a pas réussi à entrer dans la police ; il attribue son échec aux pressions de certains voisins hostiles. “Je ne sais vraiment pas ce que l'avenir nous réserve”, soupire-t-il.

A quelques pas des maisons en chantier, une tombe couverte de fleurs fraîchement coupées vient rappeler la fracture profonde qui divise encore le Kosovo. C'est celle du frère de Ragip, abattu par des policiers serbes quelques instants après son retour au village.

DES COUPABLES TOUT DÉSIGNÉS

Les minorités sont indissociables de l'histoire et du devenir des Balkans. Mais elles servent trop souvent de boucs émissaires en cas de crise, comme on

l'a vu en Bosnie, en Croatie et au Kosovo dans les années 90. Le processus de réintégration a démarré, non sans peine et sans à coups. Mais les résultats laissent à désirer.

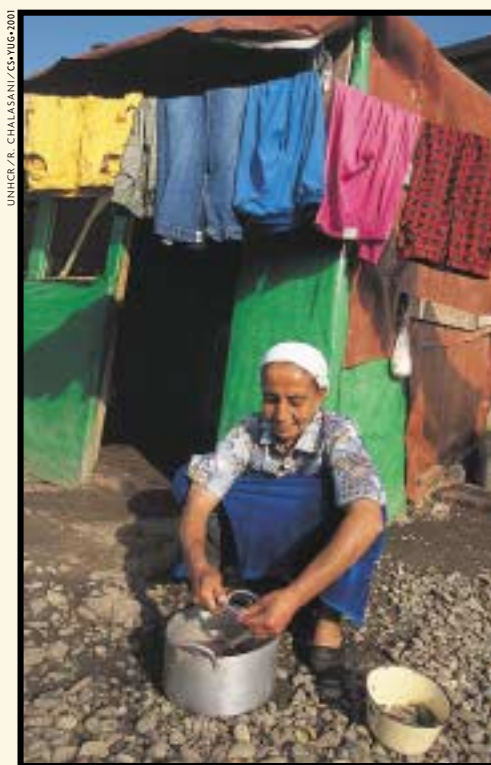
Au Kosovo, dans la ville de Mitrovica, par exemple, la communauté rom était l'une des plus prospères de la région. Quelque 6000 Roms vi-

vaient dans des logements modernes de deux ou trois étages. Ils en ont été littéralement chassés en juin 1999 par leurs compatriotes albanais assoiffés de vengeance, qui les accusaient d'avoir collaboré avec les Serbes.

Il ne reste plus grand-chose aujourd'hui des petits immeubles de Roma Makkalla, le quartier rom. Des murs calcinés se dressent ici et là. Des pillards ont démonté des maisons pierre par pierre et ont tout emporté, de sorte que les propriétaires n'ont même plus de matériaux pour les reconstruire. Il a été question récemment de rapatrier les Roms de Mitrovica, mais l'idée a été abandonnée en raison des problèmes de sécurité que poserait une telle opération.

Ailleurs au Kosovo – à Gnjilane par exemple – les habitations roms ont échappé à la démolition, mais elles sont occupées par des Serbes ou des Albanais eux-mêmes expulsés de chez eux.

Par une sorte d'étrange et interminable jeu de chaises musicales, certains Roms de Gnjilane se sont réfugiés dans le sud de la Serbie, au camp de Salvatore. Une centaine de «chanceux» sont hébergés dans d'anciens conteneurs recyclés en logements, à raison de dix personnes par «pièce» de cinq mètres sur cinq, où ils partagent un seul lit et des bouts de tapis à même le sol. Une mère de famille a accroché au mur un chromo repré-



Les minorités, indissociables de l'histoire des Balkans, servent trop souvent de boucs émissaires en cas de crise.





A Mitrovica, la communauté rom, autrefois prospère, n'est plus qu'un tas de ruines. En attendant de pouvoir rentrer chez eux, des milliers de Roms vivent dans des centres d'hébergement collectif et dans des camps.

sentant Elvis Presley, “mon idole quand j'étais jeune”, dit-elle.

Les «malchanceux», quant à eux, se serrent dans des abris précaires faits de bâches en plastique et de cartons, souvent dépourvus de porte, et qui prennent l'eau. Il n'y a pas de travail et une bûche de chauffage coûte l'équivalent de deux dollars.

Un attroupement se forme immédiatement autour des visiteurs de passage. Tout le monde parle en même temps. “Je n'ai pas de travail, rien à manger et pas d'avenir”, lance un homme. “Ma fille est très malade. Je vais essayer de la soigner, mais si je n'y arrive pas je viendrai la déposer devant votre bureau”, prévient un jeune homme. “La paix, qu'est-ce que ça signifie quand on est sans espoir ?” interroge un autre.

A quelques pas de là, un groupe de Roms s'agite autour d'un homme en complet-veston, qui s'avère être le représentant d'une compagnie locale de vente de portables. Car ici, tout le monde est équipé. Les vieux téléphonent pour savoir ce qui se passe ailleurs au Kosovo, et les jeunes tout simplement pour appeler leurs copains à l'autre bout de ce camp où ils vivent depuis trop longtemps.

Car, comme le dit l'un des leurs, les Roms, peuple sans voix et sans pouvoir, sont les grands laissés pour compte de l'histoire récente.

Les Roms, peuple sans voix et sans pouvoir, sont les grands laissés pour compte de l'histoire récente.

ments du Kosovo. La plupart se sont réfugiés en Serbie ou dans des centres d'hébergement temporaire comme le camp de Plemetina, où ils vivent dans des baraques de chantier. Ils ne sortent guère. “Ceux qui ont la peau basanée ont peur de s'aventurer en ville”, explique un humanitaire.

Pour les encourager à revenir, des maisons sont remises en état, il y aura des terrains de jeux, le tout-à-l'égout et des rues toutes neuves, pas simplement pour eux mais pour tous les habitants. Certains dirigeants albanais tendent la main aux minorités, et on commence à voir des personnalités roms être interviewées à la télévision.

Mais la réinsertion prend du temps. Il faut parfois un an de préparatifs pour rapatrier une seule famille, et quelques minutes seulement pour tout anéantir.

C'est le temps qu'il a fallu pour préparer le retour des Roms dans la vallée de la Drenica l'année dernière. Puis, la découverte, de trois hommes et d'un adolescent morts, à côté de leur tente, deux jours après leur arrivée, a été ressentie comme un coup de semonce dissuasif par toutes les minorités des Balkans.

“C'était une opération modèle, et tout est à recommencer, déplore Grainna O'Hara. Nous sommes conscients des risques, mais les gens veulent rentrer chez eux. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Tout arrêter à cause de ce drame ?”

Non, bien sûr. Et c'est là tout l'enjeu. Mais la route sera longue et le parcours escarpé. ■

UN PROCESSUS LENT ET FRAGILE

Les Roms étaient très nombreux à Pristina avant les événe-



UNHCR/R. CHALASANI/CSWUG2001

Au Kosovo, qu'elles soient albanaises, serbes ou roms, les minorités ont encore besoin de protection. Ici, des soldats britanniques et un employé du HCR font le point de la situation avec un fermier serbe.

► LE FIL DU RASOIR

Slobodanka Nojic, la femme d'un prêtre de l'église orthodoxe de Mitrovica, ne pourrait pas non plus envisager la vie sans les troupes de la KFOR. Seconde ville du Kosovo, Mitrovica marque la ligne de front effective entre les Albanais qui contrôlent les banlieues sud et les Serbes qui contrôlent les quartiers nord. Les passions comme les haines sont vives et s'expriment souvent publiquement dans les rues de Mitrovica; même quand tout est tranquille, un responsable humanitaire se méfie: "J'ai si peur qu'il se passe quelque chose. C'est trop calme. C'est inquiétant."

L'église est située dans le sud de l'agglomération, côté albanais. Des soldats

grecs ont érigé des remparts de barbelés, de sacs de sable et de blindés. L'église est ouverte, mais une douzaine de personnes seulement assistent aux services. Les prêtres sont accompagnés par des soldats quand ils quittent l'enceinte du culte. Slobodanka, elle, ne sort jamais. "J'ai trop peur. Et si on essayait de sortir seuls, on serait enlevés ou tués. Jamais on ne reviendrait dans cette maison."

Halit et Zadi Maxhuni ont vécu la même chose. D'origine albanaise, ils habitent dans les quartiers nord de Mitrovica, sous contrôle serbe. Lui est presque aveugle. Au plus fort des troubles ils sont restés cachés une année entière dans leur appartement, sans lumière, les fenêtres

masquées par des couvertures. Leur seul contact avec l'extérieur était un transistor et deux voisins serbes qui leur faisaient quelques courses.

Quand Halit Maxhuni s'est enfin aventuré au dehors pour aller chez le coiffeur, les Serbes du voisinage se sont mis à leurs balcons et l'ont regardé passer en silence. Lors de sa première sortie de l'appartement, sa femme ne contenait pas sa joie: "J'ai d'abord eu l'impression que tout tournait autour de moi. Puis j'ai vu le ciel et le soleil. C'était magnifique."

TUROVI REPREND VIE

En 1998, un visiteur écrivait à propos du village de Turovi en Bosnie (RÉFUGIÉS

ILS SONT RESTÉS CACHÉS UNE ANNÉE ENTIÈRE DANS LEUR APPARTEMENT,
SANS LUMIÈRE, LES FENÊTRES MASQUÉES PAR UNE COUVERTURE,
UNE SIMPLE PETITE RADIO COMME UNIQUE CONTACT AVEC LE MONDE EXTÉRIEUR.

n° 114): "Voilà bientôt deux ans que le HCR a entamé d'interminables négociations avec le maire serbe afin d'encourager le retour des minorités à Turovi. Pour pouvoir construire 20 maisons musulmanes, le HCR a proposé en échange de réhabiliter 20 maisons serbes, une école et la scierie. Mais les objectifs n'ont pas cessé d'être modifiés, le désaccord portant d'abord sur le choix des maisons à reconstruire en priorité, puis sur le nombre de personnes concernées. Aujourd'hui, Turovi est une coquille vide ensevelie sous plusieurs mètres de neige et de débris."

Signe d'un progrès en Bosnie, un retour sur les lieux nous permet de constater que soixante maisons ont été reconstruites. Les toits de tuiles rouges luisent au soleil et des fleurs ornent les fenêtres. Pourtant la vie est dure. Les villageois musulmans sont essentiellement des personnes âgées, les

animaux sont encore rares dans les fermes et la plupart des gens doivent, comme Mustafa et Sevda Dedovic, survivre avec une allocation de 50 dollars par mois.

Alors qu'ils parlent de la guerre et de leur joie d'être enfin de retour, ils reçoivent la visite du frère de Mustafa, sa femme et leurs deux fils, originaires de ce même village, qui ont fini par se réfugier en Suède. "Aujourd'hui la vie est douce", se réjouit Mustafa, même si la loterie de la guerre a été beaucoup plus favorable à son frère.

Zuko Rasim, un autre musulman, est revenu dans la ville voisine de Trnovo passée sous domination serbe pendant la guerre. Il n'a pas eu autant de chance. Quand il a rouvert une boulangerie les clients serbes ont été nombreux au début, mais des élus municipaux extrémistes sont intervenus, ont chassé les clients et imposé des taxes excessives pour son petit commerce. "Je crois qu'ils essaient tout bonnement de m'obliger à quitter la ville", confie Zuko.

LES ÉCLAIREURS DU RETOUR

Les paysages de la vallée de la Drina sont parmi les plus spectaculaires d'Europe. La région est parcourue de profonds défilés, de forêts et, plus haut, sur les versants alpins, de fleurs sauvages. Les environs de la ville de Visegrad ont été le théâtre de combats particulièrement sanglants avant que les forces serbes n'en chassent les Musulmans.

Ce site est aujourd'hui le cadre d'un retour «expérimental». A flanc de montagne, une vieille Renault rouge cahote sur un chemin envahi par l'herbe. A quelques mètres à peine, complètement caché par la végétation, se trouve le village fantôme de Dubocica. Cato Feridjz avance entre des murs en ruines et des clôtures effondrées.

Il a du mal à retrouver son ancienne maison, mais un plateau en fer blanc dans les décombres lui en révèle l'emplacement. "C'est ici que ma mère a été tuée. Elle avait 80 ans. Ils ont brûlé la maison."

Il désigne un arbre fruitier. "Slivovitz", une eau-de-vie de prune locale, dit-il fièrement. Il cueille une fleur sauvage et la réduit en poudre: "du thé!" La seule chose qui fonctionne sur la montagne est un tuyau qui amène de l'eau dans un abreuvoir. Cato se déshabille et plonge dans un bain glacé. "Mon eau", précise-t-il avec fierté.

Avec pour toute aide des couvertures et quelques vivres, lui et les autres hommes revenus au village sont bien décidés à rester parmi les ruines et à rebâtir.

Ils représentent l'avant-garde, la première ligne, ces éclaireurs du retour dans les Balkans. Les conditions ne sauraient être plus extrêmes. Si ces villageois survivent aux rigueurs de la montagne avec pratiquement rien, s'ils surmontent l'hostilité des Serbes voisins et réussissent à reconstruire leur maison et leur vie, alors peut-être reste-t-il un espoir pour toute la région, peut-être que le chemin du retour sera moins long. ■

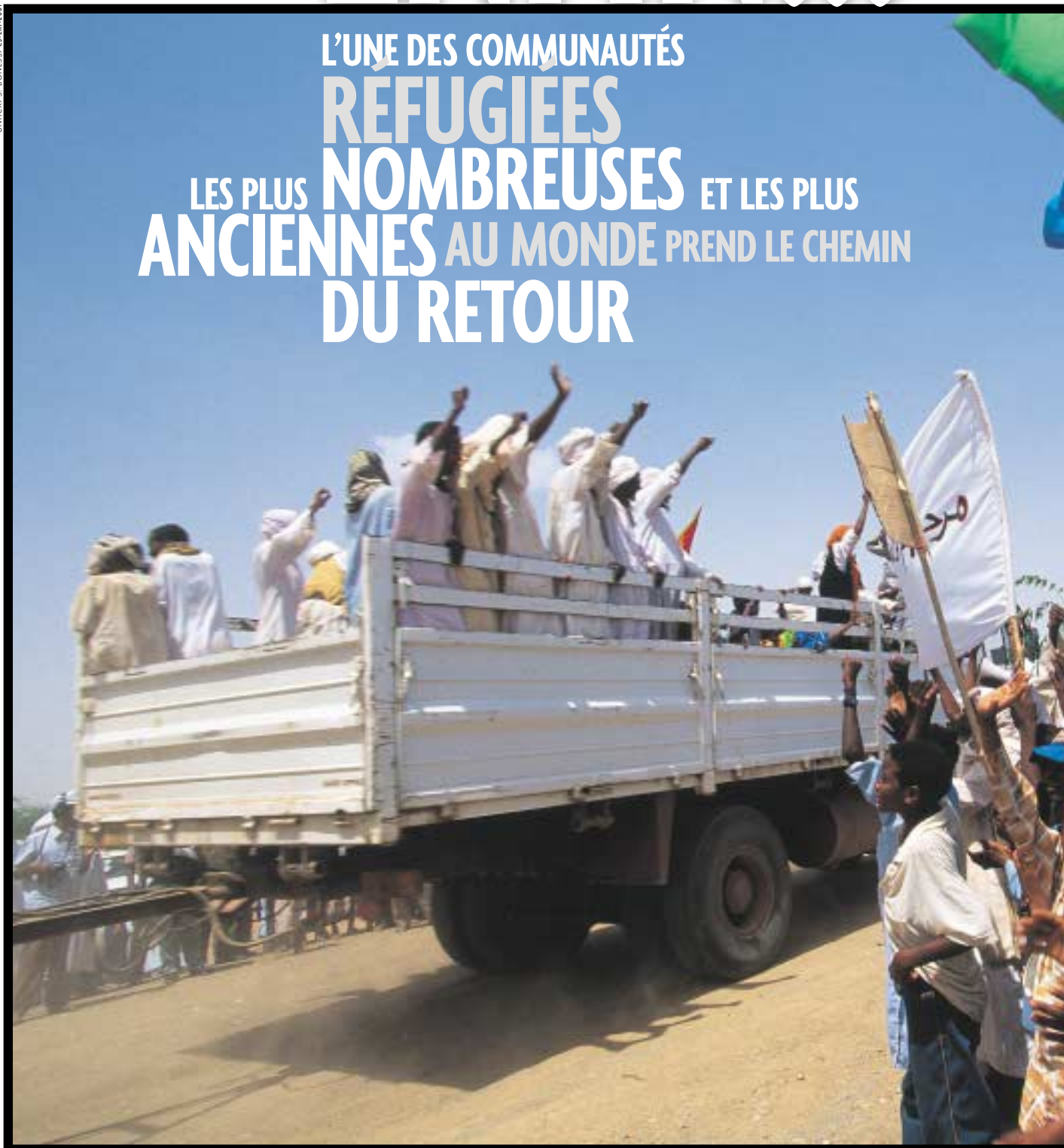


Des Musulmans reviennent dans leurs maisons situées dans les montagnes, au-dessus de la vallée de la Drina.

ENFIN...

L'UNE DES COMMUNAUTÉS
RÉFUGIÉES
LES PLUS **NOMBREUSES** ET LES PLUS
ANCIENNES AU MONDE PREND LE CHEMIN
DU RETOUR

UNHCR/S. BONESS/CS-ERI-2001



par Newton Kanhema
et Wendy Rappeport

LE VISAGE EN LARMES, entourée de ses petits-enfants, Mzital Kidane Maasho embrasse ses voisins de longue date. Entre deux sanglots, son mari, Kidane Maasho, répète d'un ton fier : "J'ai attendu ce jour pendant 20 ans et je n'ai pas peur de rentrer chez nous. Je suis triste de quitter mes amis, mais je retourne sur les terres que Dieu a données aux Erythréens."

La joie du vieux couple est teintée d'amertume. Les Maasho sont heureux de regagner une patrie qu'ils n'ont jamais oubliée même si elle a considérablement changé. Mais ils doivent aussi faire le deuil d'amitiés tissées dans des circonstances matérielles et affectives extrêmement éprouvantes.

Pas moins de 500 000 civils ont fui pour le Soudan pendant la guerre acharnée de 30 ans qui a suivi l'annexion de l'Erythrée par l'Éthiopie, dans la corne de l'Afrique, en 1962.

Les Maasho sont partis il y a 20 ans, lorsque les avions éthiopiens bombardaient leur village sans relâche et que 13 de leurs voisins ont été assassinés par des soldats. Ils ont fui à travers le désert, avec un minuscule troupeau d'ânes et de chèvres puis sont arrivés au Soudan, où ils ont rejoint ce qui allait devenir l'une des communautés réfugiées les plus nombreuses et les plus anciennes au monde.

La vie dans cette partie de l'Afrique est rude. Les vents balaient le désert sans pitié, le paysage est désolé, sans un arbre, sans un buisson. Le jour, c'est l'un des endroits les plus chauds de la planète, avec des températures qui dépassent régulièrement les 40°. Quant aux nuits, elles sont glaciales.

Kidane a d'abord travaillé comme aide chez un constructeur de Kassala, une ville frontière, pour 2 dollars par jour. Il a dû vendre ses bêtes une à une pour que sa famille puisse survivre,

Trente ans plus tard, enfin le chemin du retour.

“NOUS AVONS **TOUJOURS VOULU RETOURNER CHEZ NOUS**,
DEPUIS QUE NOUS SOMMES ICI.” D'AUTRES ERYTHRÉENS SONT **SCEPTIQUES** À L'IDÉE DE RETOURNER
DANS UN PAYS QUI LEUR EST **AUJOURD'HUI INCONNU**.

Puis, les autorités locales ont obligé les Maasho à s'installer dans l'un des camps de réfugiés qui avaient bourgeonné dans la région.

Des rations de survie et un petit lopin de terre leur ont été donnés dans le camp de Wad Sherife. Mais les Maasho vivaient en

Dans cet environnement hostile, sans travail, désœuvrés, vivant dans une éternelle attente, les Maasho ont élevé sept enfants et se sont fait des amis. Les enfants ont grandi et sont partis, pour l'armée érythréenne, au Kenya et en Arabie saoudite. Certains ont même perdu le contact avec

dans la région, et le HCR a entrepris d'enregistrer les réfugiés qui souhaitent retourner chez eux. Certains vivaient en exil depuis plus de 30 ans. Les Maasho ont été parmi les premiers à s'inscrire.

Mais une nouvelle guerre a éclaté, et de nouvelles vagues de réfugiés ont déferlé.



Le voyage commence par une prière.



Arrivée à Tesseney, ville relais.

permanence sur le fil du rasoir : pas de terre à cultiver ni de petit bois à ramasser, ne pouvant acheter de toutes petites quantités de charbon de bois pour faire la cuisine que lorsqu'ils arrivaient à mettre quelques sous de côté.

UNE NOUVELLE VIE

Les Maasho ont bâti deux huttes en boue et une toilette extérieure sur une petite parcelle de terre. Avec des bouts de bois, ils ont érigé une clôture de fortune. Dans un camp de réfugiés, bruyant et tentaculaire, où la violence, notamment le viol, est monnaie courante, la sécurité et l'intimité sont essentielles.

leurs parents. L'un d'eux est retourné en Erythrée au début de cette année. Un autre est décédé il y a quelques mois. Les Maasho ont vieilli en exil. Pour acheter un peu de nourriture et de charbon de bois, ils dépendaient de l'une de leurs filles mariées, installée dans une ville voisine.

Tandis que la vie dans les camps est réduite à une chose, survivre, les événements à l'extérieur suivent leur cours. L'Erythrée a pacifiquement recouvré son indépendance vis-à-vis de l'Éthiopie en 1993. Les réfugiés ont abandonné les camps pour regagner leur pays ou commencer une nouvelle vie ailleurs.

La situation politique s'est améliorée

Le rapatriement a été interrompu lorsque l'Éthiopie et l'Erythrée se sont enlisées dans une guerre qui n'a pris fin qu'en juin dernier. Des dizaines de milliers de personnes ont perdu la vie dans ce conflit dont la violence a parfois fait penser aux champs de bataille de la Première Guerre mondiale.

En mai, le HCR a commencé à rapatrier certains des plus de 170 000 Erythréens encore réfugiés au Soudan. Bien qu'il faudra interrompre l'opération pendant la saison des pluies, l'organisation prévoit de ramener plus de 60 000 Erythréens cette année. Les convois, qui doivent emprunter des routes difficiles, se poursuivront jusqu'à la fin de 2002.

“Nous avons toujours voulu retourner chez nous, nous attendons ce jour depuis que nous sommes ici”, a déclaré Kidane quelques minutes avant de prendre le chemin du retour. D’autres Erythréens se sont mariés au Soudan, ont trouvé un emploi ou sont sceptiques à l’idée de retourner dans un pays qui leur est aujourd’hui inconnu.

Aucun des enfants Maasho n’était là pour leur dire au revoir, mais trois de leurs petits-enfants étaient présents. “Le Soudan a été très bon pour ma famille et pour moi”, a dit le vieil homme, en ajoutant : “Avant d’arriver au Soudan (un pays ri-

leureusement accueillis mais un avenir difficile les attend. L’Érythrée est l’un des pays les plus pauvres au monde, et l’argent manque pour aider des gens qui reviennent sans rien. Outre la rigueur du climat, des années de guerre ont détruit les infrastructures, et ceux qui retournent n’ont ni terre, ni maison, ni eau, ni électricité.

Tandis que les réfugiés rentrent du Soudan, quelque 1,1 million de personnes, déplacées par la guerre, commencent également à rentrer chez elles, ce qui pose un problème de plus. Pour l’heure, cependant, ces incertitudes sont oubliées. Au Soudan, les Maasho n’avaient pas vu leurs enfants au mo-

Un neveu est venu des États-Unis avec ses enfants, et les Maasho ont fait 10 heures de route jusqu’à Asmara, la capitale de l’Érythrée, pour le revoir après 17 ans d’absence. Des amis et d’autres proches étaient aussi au rendez-vous.

Le couple s’est installé dans une pièce, près d’une église surplombant une source qui aurait des vertus curatives. Tous deux ont une vue déficiente et chaque matin ils se joignent à d’autres pèlerins pour se baigner et prier afin que l’eau les guérisse.

L’aide au rapatriement de 2000 nakfa (180 dollars) a été presque entièrement dé-



Examen des dossiers.

Construire une nouvelle vie.

ILS VIVAIENT EN PERMANENCE **SUR LE FIL DU RASOIR**. IL N’Y AVAIT PAS DE TERRE À CULTIVER, NI DE PETIT BOIS À RAMASSER, DANS CETTE **IMMENSITÉ DÉSERTIQUE**.

goureusement islamique où l’alcool est interdit), je buvais de la bière. Cela fait 20 ans que je n’en ai pas pris une goutte. J’aurai du plaisir à en boire.”

RENTREZ CHEZ SOI

La ville érythréenne de Tesseney sert de relais à beaucoup de rapatriés. Ils y sont cha-

ment du départ. Ici, l’une de leurs filles les attendait et leur avait loué deux chambres. “Je remercie Dieu de m’avoir laissé vivre assez longtemps pour voir ce jour, dit Kidane. Je suis vieux et faible, mais je suis enfin rentré chez moi.” “Nous voulons nous reposer. Nous avons donné”, ajoute sa femme.

pensée, et le couple retournera dans l’ouest du pays, après l’opération que doit subir Mzilah Kidane. L’avenir reste incertain mais les Maasho sont optimistes et heureux.

Et, oui, dit Kidane, “je l’ai enfin bue, cette bière – elle était fraîche, délicieuse”.



LES BALKANS 2001

ALLEMAGNE

BOSNIE



1 Les conflits qui ont embrasé les Balkans dans les années 90 ont déraciné des millions de civils. Beaucoup se sont déplacés à l'intérieur de leur propre pays. D'autres ont trouvé asile dans les pays voisins ou sont devenus des réfugiés ailleurs en Europe. Sarajevo, la capitale bosniaque, a survécu grâce au plus long pont humanitaire de l'histoire.

UNHCR/A. HOLLMANN/GS/HR/974

SUISSE

ITALIE

SLOVÉNIE

LJUBLJANA

ZAGREB

CROATIE

BOSNIE-HERZÉGOVINE

9

1

SARAJEVO

MONTÉ

TIRANA

ROME

BOSNIE



9 Le retour des minorités en Bosnie s'est accéléré ces deux dernières années. Ces paysans serbes sont retournés dans une région à majorité musulmane. Comme beaucoup de rapatriés, ils vivent dans des tentes données par le HCR en attendant que leur maison soit reconstruite.

UNHCR/R. CHALASANI/GS/HR/2001

LOGEMENT



8 La pénurie de logements, séquelle des destructions de la guerre, et les difficultés à récupérer les anciennes habitations, sont des problèmes majeurs.

UNHCR/R. WILKINSON/GS/HR/2001

PROTECTION



7 Au Kosovo, toutes les populations minoritaires ont encore besoin de protection. A Mitrovica, les Albanais du quartier nord, à majorité serbe, sont sous protection des soldats français. Pour se rendre dans le quartier albanais, au sud de la ville, ils empruntent un pont piétonnier sous haute surveillance.

UNHCR/R. CHALASANI/GS/HR/2001

EX-RÉPUBLIQUE YOUGOSLAVE DE MACÉDOINE

2 Des troubles ont récemment éclaté dans l'ex-République yougoslave de Macédoine entre les troupes gouvernementales et la guérilla albanaise. Environ 150 000 civils ont été déracinés.

UNHCR/R. CHALASANI/CS/YUG-2001

UKRAINE

LES BALKANS

3 On estime qu'il y a encore 1,3 million de personnes déracinées dans les Balkans. Le plus grand nombre se trouve en Yougoslavie

(390 000 réfugiés et 230 000 Kosovars déplacés), dont ces vieilles femmes croates, et en Bosnie-Herzégovine (près de 560 000 personnes).

UNHCR/R. CHALASANI/CS/YUG-2001

HONGRIE

ROUMANIE

SERBIE

4 De nombreux réfugiés croates souhaitent s'établir définitivement en Serbie. Ils sont relogés dans des logements permanents ou construisent leur propre maison avec l'aide de la communauté internationale, comme ce réfugié qui vit dans la banlieue de Belgrade.

UNHCR/R. WILKINSON/CS/YUG-2001

4 ● BELGRADE

RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE DE YUGOSLAVIE

8

3

5

6 ● PRISTINA

7

● SOFIA

● ENÉGR

KOSOVO

BULGARIE

● SKOPJE

2

FYR DE MACÉDOINE

ALBANIE

GRÈCE

KOSOVO

5 Quelques Serbes sont rentrés chez eux au Kosovo dans des zones relativement sûres, dont ces paysans dans le village de Slivovo. Mais la situation n'est pas encore assez stable pour que la majorité de déplacés serbes revienne.

UNHCR/R. CHALASANI/CS/YUG-2001

ROMS

6 Les Roms et autres minorités ont été particulièrement traumatisés au cours des divers conflits. Des milliers attendent toujours de pouvoir rentrer chez eux, mais certains, comme ces Ashkalijas du Kosovo, sont revenus et commencent à reconstruire leurs communautés.

UNHCR/R. CHALASANI/CS/YUG-2001

TURQUIE



Deux millions de dollars pour les enfants afghans réfugiés au Pakistan ont été réunis lors du concert annuel de Pavarotti à Modène.

Pavarotti reçoit la distinction Nansen

LE TÉNOR ITALIEN LUCIANO PAVAROTTI a reçu la distinction Nansen 2001 en reconnaissance de son engagement envers la cause des Afghans réfugiés au Pakistan. Cette distinction, créée en 1954 à la mémoire du célèbre explorateur norvégien Fridtjof Nansen, qui fut aussi le premier Haut Commissaire pour les réfugiés, est

décernée chaque année à une personne ou à une organisation pour services exceptionnels rendus à la cause des réfugiés. Eleanor Roosevelt, le roi Juan Carlos d'Espagne, Médecins Sans Frontières, feu le Président tanzanien Julius Nyerere et le peuple canadien figurent parmi les précédents lauréats Nansen. ■

Un boat people à Washington

ADIX ANS, VIET D. DINH a connu l'exode, la faim et la soif à bord d'un vieux rafiot surchargé d'autres *boat people*. Douze jours d'errance en mer de Chine méridionale avant d'être accueilli par des rafales d'armes automatiques à l'approche des côtes malaisiennes. Puis, au terme d'une incroyable odyssée, c'est l'asile aux Etats-Unis, où ses parents ont survécu en ramassant des fraises... avant d'être de nouveau privés de leur gagne-pain en 1980 par l'éruption du mont Saint-

Helens. Le jeune Viet D. Dinh, 33 ans aujourd'hui, vient d'être élu Procureur général adjoint des Etats-Unis par vote du Sénat (à 96 voix pour et une seule voix contre). Il sera donc chargé de définir, formuler et coordonner les politiques de Washington en matière judiciaire. John Ashcroft, le nouveau Procureur général, s'est félicité que Viet D. Dinh puisse mettre "sa précieuse expérience personnelle et ses capacités intellectuelles au service de la justice".

Une nouvelle équipe pour diriger le HCR

KAMEL MORJANE A ÉTÉ NOMMÉ Haut Commissaire assistant du HCR. M. Morjane, de nationalité tunisienne, a travaillé près de 20 ans au HCR avant d'occuper le poste de représentant de la Tunisie auprès du siège de l'ONU à Genève. Plus récemment, il exerçait les fonctions de Représentant spécial du Secrétaire général des Nations Unies en République démocratique du Congo. Cette nomination complète l'arrivée d'une nouvelle équipe dirigeante au HCR, avec la prise de fonctions, en début d'année, de Ruud Lubbers, ancien premier ministre des Pays-Bas, à la tête du Haut Commissariat, et l'attribution à Mary Ann Wyrsh, jusqu'alors responsable par intérim des Services américains d'immigration et de naturalisation, du poste de Haut Commissaire adjoint. ■

Coupe mondiale des réfugiés



Les vainqueurs et leur "coupe".

LES RÉFUGIÉS ONT Désormais leur Coupe mondiale de football : quatorze équipes de demandeurs d'asile et réfugiés venant entre autres d'Afghanistan, Somalie, Sri Lanka, Soudan ou Ethiopie, ont pris part à huit semaines de ce premier championnat, qui s'est disputé à Londres. "Le foot peut faire des miracles", explique, enthousiasmé, John Barnes, star du football britannique : "J'ai vu, dans différents pays, comment on a recours au foot pour redonner confiance aux enfants des rues et à d'anciens enfants soldats." A l'avenir, certaines équipes vont rencontrer régulièrement des clubs locaux. Le championnat a été largement couvert par les médias, dont la BBC et CNN. Il a été remporté par les Somali Horn Stars, vainqueurs des Cascais angolais par quatre buts à trois sur tir de penalty. ■



“Les vieux démons des Balkans, la violence et le nettoyage ethnique, ne sont pas morts.”

Le Président yougoslave Vojislav Kostunica, lors d'un récent Sommet.

“Le requin est parti, mais il y a encore des piranhas dans l'eau.”

Zlatko Lagumdžija, Ministre bosniaque des affaires étrangères, suite à l'annonce de l'extradition de Slobodan Milosevic vers La Haye.

◆◆◆

“Les Balkans abritent déjà plus d'un million de déracinés, victimes des conflits de la dernière décennie. Encore plus de réfugiés, c'est bien la dernière chose dont la région a besoin.”

Le Haut Commissaire Ruud Lubbers, à propos du conflit macédonien.

◆◆◆

“C'est un jour que peu d'entre nous osaient imaginer, mais que beaucoup espéraient. On s'en souviendra comme d'un jour non pas de vengeance, mais de justice. C'est la victoire de la responsabilité sur l'impunité.”

Kofi Annan, Secrétaire général de l'ONU, à propos de la remise de Slobodan Milosevic au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie.

◆◆◆

“Nous y sommes allés ensemble, et nous en réparons ensemble.”

Le Président américain Georges W. Bush, lors de sa

visite au Kosovo, réaffirmant le maintien de l'engagement militaire des Etats-Unis dans la région.

◆◆◆

“Un nouveau siècle commence, mais nous allumons encore le feu comme à l'âge de la pierre et la nourriture que nous recevons est bonne à jeter aux cochons.”

Un serbe du Kosovo déplacé décrivant les conditions de vie dans les centres d'hébergement en Serbie.

◆◆◆

“J'ai d'abord eu l'impression que tout tournait autour de

moi. Puis j'ai vu le ciel et le soleil. C'était magnifique.”

Une vieille femme kosovare sortant pour la première fois de l'appartement où elle avait vécu enfermée dans l'obscurité pendant un an.

◆◆◆

“Plus ils attendent plus ils y perdent. Alors, ils sont de plus en plus nombreux à vouloir tenter le tout pour le tout.”

Un fonctionnaire bosniaque expliquant pourquoi les réfugiés sont pressés de rentrer chez eux et de réclamer les biens qu'ils possédaient avant le conflit.

◆◆◆

“Nous ne savions même pas qu'ils arrivaient. Un jour, on a frappé à la porte, et c'était eux.”

Une femme du Kosovo racontant comment une famille macédonienne qui l'avait accueillie deux ans auparavant pendant la crise du Kosovo est venue se réfugier chez elle lors des récents troubles dans l'ex-République yougoslave de Macédoine.

◆◆◆

“Pour nous, le temps s'est arrêté ce jour-là.”

Une femme ayant perdu 22 des siens, lors de la cérémonie commémorative du martyre de la ville bosniaque de Srebrenica. Le massacre de Srebrenica a été la pire atrocité commise en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale.

◆◆◆

“Nous sommes des sans-voix.”

Un leader rom, déplorant que la minorité rom n'ait jamais voix au chapitre dans les hautes sphères du pouvoir.

◆◆◆